

LE PETIT CHEVRIER ou LE CHEMIN DE VERRE

G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 139

IL y avait une fois un petit chevrier qui perdit sa maman ; et son père, naturellement, se remana.

L'enfant gardait des chèvres à longueur de journée, été comme hiver, mais ce qui est plus grave, la marâtre le maltraitait. Chaque soir il devait rapporter un faix de bois mort. Plein de bonne volonté, il rentrait, mal plus que bien, avec un lourd fagot.

Souvent une bête s'éloignait du sentier : l'enfant pleurait, déposait sa charge, courait après la rôdeuse, puis reprenait le faix. Pourtant, la mégère sans cesse le réprimandait et le battait, et c'était toujours le même refrain :

- Vaurien, tu fais courir les chèvres, aussi n'ont-elles point de lait.

La femme s'enhardit jusqu'à déclarer à son mari :

- Demain tu conduiras ce garnement au bourreau.

- Ah! ça, non! C'est mon fils, fit le père. Mène-le toi même si tu y tiens.

Quelques jours plus tard, comme le petit chevrier était sur la montagne, il aperçut deux hommes qui venaient à lui. Mais ils furent arrêtés par un ruisseau aux rives escarpées. On l'appela.

- Petit, tends-nous la main pour passer l' eau. Le petit chevrier accourut.

- Volontiers.

Il tendit la main à l'un et lui permit de franchir le torrent.

Le deuxième attendait, mais l' enfant hésitait :

- Vous êtes bien gros, vous, je n'aurai peut-être pas assez de force pour vous passer.

- Je ne suis pas aussi lourd que je parais, mon enfant, donne-moi la main.

En effet, il franchit l'obstacle sans trop de difficultés.

- Nous voulons te récompenser, petit.

- Je ne veux rien.

L'un d'eux posa la main sur l'épaule du garçonnet.

- Mon compagnon, c'est Notre-Seigneur, moi je suis saint Pierre. Voyons, demande une récompense, nous pouvons tout.

- Puisqu'il en est ainsi, je désire un sifflet.

- Pierre, dit Notre-Seigneur, coupe une branche de saule et façonne un sifflet.

Ce fut l'affaire d'un instant car saint Pierre avait été gamin et savait tailler des sifflets. Notre-Seigneur lui remit l'objet en lui disant :

- Mon enfant, avec ce sifflet, tu pourras obtenir tout ce que tu désires. Toutefois n'en abuse pas, ne l'utilise que dans les cas d'extrême difficulté. Tu siffleras un coup et ton vœu sera exaucé à l'instant.

L'enfant se fonda en remerciements.

La nuit tombait, il lui fallait rassembler ses chèvres égarées par les rochers, l'une ici, l'autre là-bas. Pour comble, il avait oublié de ramasser son fagot de bois mort. Il essaya donc le sifflet merveilleux. Sur-le-champ, les chèvres l'entourèrent et chacune avait un fagot attaché à la queue.

En route vers le village.

A ce spectacle, la méchante femme se déchaîna.

- Ce bâtard! Ce paresseux! Le fagot est trop lourd à porter, il oblige les chèvres à le traîner. C'en est trop. Dès demain, si tu ne le mènes au bourreau, je l'y conduirai moi-même.

- Fais comme il te plaira, mais je n'y accompagnerai pas mon fils.

- Et moi je ne le supporterai pas ici un jour de plus!

A la première heure du jour, elle conduisait donc au supplice le jeune garçon. Celui-ci suivait la marâtre à quatre _pas. On rencontra une méchante femme.

- Où allez-vous de si grand matin?

- Je conduis au bourreau ce berger insupportable. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'est pas pressé: j'ai toutes les peines du monde à le faire avancer.

- Puis-je vous aider? Ce sera avec plaisir.

- Piquez-le avec un aiguillon, je voudrais arriver de bonne heure.

Tandis qu'on longeait une haie de prunelliers, le chevrier discrètement sortit le sifflet de sa poche. Il émit le vœu d'assister immédiatement à un duel entre femmes au milieu des buissons, et le sifflet émit un son, un seul.

Il n'en fallait pas plus pour que notre héros assistât à une bataille acharnée dans les fourrés, scène plus drôle qu'on ne saurait le dire. Les mégères sortirent de là avec les vêtements en haillons. La marâtre, pour sa part, dut avant que d'atteindre la ville cacher avec force feuilles et fleurs les accrocs de sa tunique. Car la décence a ses droits ... Finalement, on arriva par devant le bourreau. La femme en quelques mots lui exposa les motifs de l' exécution.

L'exécuteur, sur son estrade (1), attendait le patient, la hache à la main. On fit avancer l'enfant.

Le bourreau lui dit :

- Sur cette estrade, mon garçon, tu as le droit de parler avant de mourir.

(1) Trastet en Oc.

La marâtre se récria.

- Empêchez-le de siffler au moins, voyez en quel état il m'a mise ...

Elle montrait ses mille blessures.

- Non pas, dit l'homme. En ce lieu, toute personne a la liberté de dire ce qui lui plaît. On peut chanter, pleurer, siffler ou se taire.

Comme on peut s'y attendre, le chevrier tira son sifflet et joua un air lent et court, tout en demandant que la lame tranche le cou de sa marâtre et non le sien. Et cela fut.

Il regagnait sa maison et ses chèvres. Mais avant de sortir de la ville, il passa devant le palais royal. Il aperçut d'assez loin la jeune princesse en promenade dans le parc, entourée de ses dames d'honneur.

Elle était si belle qu'il en fut épris. Le pauvre berger pensait :

- Que ton sort et le mien sont bien différents, belle Princesse!

C'était la triste vérité.

L'idée lui vint de siffler à nouveau. Et quelle idée! Il formula le vœu que la princesse mît au monde, dès le lendemain matin, un fils dont il serait le père, bien entendu. Si extravagant que cela puisse paraître, il en fut ainsi.

Le Roi laissa éclater sa colère. Il donna l'ordre de rechercher partout le père du nouveau-né. La princesse, de son côté, l'ignorait totalement. Force fut de s'adresser aux fées qui demeuraient aux alentours du château.

Leur réponse était simple ; il suffisait de faire défiler tous les jeunes gens du pays devant le nouveau-né. Après du bébé, on placerait sur une table un pain et un couteau. Le petit prince, au dire des fées, devait résoudre ce problème de paternité en prononçant cette phrase :

- Voici papa, coupez donc du pain (1).

Le Roi exigea donc de ses conseillers la convocation de tous sans exception. Ils défilèrent, mais en vain, devant le poupon qui demeura muet.

« Reste le petit chevrier, mais on ne saurait le soupçonner » dirent-ils au maître. Cependant, par acquit . de conscience, on le fit comparaître. Or le bébé, âgé de quelques jours, l'accueillit par ces mots :

- Voici papa, coupez donc du pain.

L'étonnement des ministres était grand, mais la colère du Roi n'eut pas de limites. Il donna l'ordre à ses serviteurs de placer le bébé et ses parents dans une barrique défoncée et de les abandonner à leur destin sur le fleuve.

L'esquif était bien frêle, mais tint l'eau et le courant les emporta. La princesse toujours pleurait. Le petit chevrier s'essayait à la consoler, lui assurant qu'elle ne serait pas malheureuse avec lui. Un jour, l'embarcation passait à proximité d'une plage de sable ; avec l'aide du sifflet, l'on aborda sans encombre.

Là tous trois se reposèrent au soleil un moment.

(1) Assonance de papa et pà(n). Tenets, *papa, coupa pous pà!*

- Ce lieu est plaisant. Veux-tu que nous fassions construire un palais ici?

- Mais avec quoi ? dit la princesse.

- Cela me regarde, mais je t'en donne ma parole, notre palais sera plus beau que celui de ton père.

Un coup de sifflet et le château était en place, magnifique à souhait, muni de tout le confort désirable, chevaux et valetaille. Cependant la jeune maman, assise sur le sable, faisait téter son enfant. Son jeune époux l'appela pour lui montrer le palais neuf qui commandait le fleuve. Déjà les cheminées fumaient par delà les arbres.

Dès lors, ils ne manquèrent de rien.

A quelques jours de là, l'ex-chevrier causait avec sa princesse.

- Ma chérie, est-ce que tu languis de ton père?

- Mais oui, car je l'aime toujours. Il nous a abandonnés au fil de l'eau, mais c'était sous l'empire de la colère. Je voudrais tant le revoir et le rassurer sur notre sort!

- Pour te faire plaisir, je vais faire construire un chemin de verre depuis ce château jusqu'à celui de tes parents.

- Nous en sommes certainement très loin, car nous avons vogué fort longtemps sur le fleuve.

Ce projet fut bientôt mis à exécution. Un matin, d'un seul coup de sifflet, le chemin de verre était terminé avec pont sur le fleuve, et cette voie reliait les deux châteaux.

Quelques instants plus tard, l'alerte fut donnée au palais royal. Grande était l'admiration de tous, car le chemin de verre brillait sous le soleil levant. Qu'était-ce donc ?

Il fallait éclaircir ce mystère. Les cochers furent réveillés, les chevaux ferrés avec grand soin, et la calèche du Roi se lança vers l'inconnu. Au soir, on roulait encore sur le chemin de verre, on fit demi-tour.

Pour le lendemain donc, on avait prévu du ravitaillement et des relais, puis on fonça de l'avant, bride abattue. Le crépuscule ne ralentit aucunement l'expédition.

La nuit les trouva encore sur le chemin de verre. Enfin apparut un château neuf, inconnu, par delà le fleuve.

Le Roi voyageait sans se faire connaître, du moins croyait-il n'être pas reconnu. On l'accueillit comme il se devait.

Hommes et bêtes trouvèrent un gîte. Le souverain affamé se restaura puis, brisé de fatigue, s'endormit. Au matin, il se disposait à partir aussitôt après le petit déjeuner. Dans son empressement il fourra par mégarde une serviette dans sa poche, mais la dame de céans vint poliment lui demander de fouiller dans ses affaires car une pièce de lingerie avait disparu.

Le Roi découvrit la serviette et la rendit. Il allait s'excuser lorsqu'il lut en lettres d'or le nom de son enfant.

- Comment, c'est le nom de ma fille?

- Je suis ta fille, papa.

Il y eut des deux côtés grandes effusions et confidences, et même des larmes de joie. Depuis lors, le chemin et le pont de verre sont utilisés couramment entre les deux palais.

Je passe par mon pré,

Mon conte est terminé.

Conté à Nébias, la Semaine sainte 1950, par Mme Cassagneau, 67 ans.